

le soleil allait se coucher, l'abbé Sigournais leva les yeux, et il aperçut devant lui un champ où le sentier finissait, et qui était à moitié vert et à moitié blanc. La partie verte portait une moisson assez basse ; l'autre, au contraire était recouverte d'une végétation haute, fleurie, mouvante au vent léger qui venait de la mer.

— Qu'est cela ? demanda l'abbé, dont les yeux n'étaient plus guère bons.

— A droite, répondit le gars, c'est un champ de lin, et à gauche, c'est un champ de haricots en fleur. Il faudra passer à travers l'un et l'autre, monsieur le curé !

L'abbé ne répondit pas, par respect ; mais, quand il arriva à l'endroit où le chemin se perdait et où commençait le labour, il vit deux paysans qui étaient venus inspecter leur bien et juger des récoltes futures. Il les reconnut, et il pensa : " Quel est celui qui sera béni pour avoir prêté son champ au passage du bon Dieu ? " Et il avait à peine formulé en lui-même cette pensée, que les deux hommes le tirèrent de doute. Le propriétaire du champ de haricots s'avança comme un furieux, et cria :

" Ne traverse pas ma récolte, curé, ou il t'arrivera malheur ! "

L'abbé Sigournais réprima la grande indignation qui se levait en son cœur ; il étendit seulement trois doigts et bénit l'homme qui venait de parler. Aussitôt le second, qui possédait le champ de lin et qui avait enlevé son grand chapeau, dit de sa place :

" Mon lin va fleurir tout à l'heure ; mais vous pouvez passer, le bon Dieu, vous et votre servant. "

Le grand abbé Sigournais, la tête toute droite cette fois, dans l'ombre presque entièrement noire, s'avança dans le creux d'un sillon que pâlassaient un peu des milliers de tiges légères, et il arriva, annoncé par l'aboi d'un chien, dans la petite ferme au toit de roseaux, où habitait celui qui attendait ses Pâques.

La lune, à moitié pleine, multipliée à l'infini par les flaques d'eau, les fossés et les étangs du pays plat, éclairait assez bien la campagne lorsque le curé, vers dix heures, se remit en route pour regagner le presbytère. Le servant de messe marchait à côté de lui, ne lui venant qu'à l'épaule, malgré sa crue rapide, et, plus fier encore qu'à l'aller, portant sa lanterne allumée qui dansait sur les digues comme les follets de nuit, il sifflait de temps en temps un petit air de chanson pour chasser le sommeil. Ils parvinrent ainsi, peut-être une heure après le départ, à l'endroit où était le champ de lin et le champ de haricots. Dans le premier, il n'y avait plus personne ; mais à l'entrée du second, devant la muraille de plantes folles montées en bussons et couronnées d'une lueur qui paraissait de la neige, il